



Idéologies et matérialités de la domination

Guy Di Méo

► To cite this version:

| Guy Di Méo. Idéologies et matérialités de la domination. 2022. halshs-03690243

HAL Id: halshs-03690243

<https://shs.hal.science/halshs-03690243>

Preprint submitted on 8 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Idéologies et matérialités de la domination

Guy Di Méo – Laboratoire PASSAGES

Écrite par un géographe, cette contribution repose sur deux constats largement partagés au sein des sciences sociales : la domination mène le monde, celui des sociétés et de leurs espaces. Pour établir son empire, elle emprunte les armes du réalisme le plus cru (la matérialité) comme celles des idéologies les plus subtiles (l'immatérialité). C'est à l'enjeu tant théorique que pratique représenté par l'articulation de ces trois éléments (domination, matériel, immatériel) que s'attache ce texte.

Afin d'entrer pleinement dans le propos, il convient d'abord de dégager le sens des mots et des liens sémantiques qui les unissent. À ce niveau, la convocation de quelques grands auteurs s'impose. J'interrogerai ensuite un large éventail de domaines où cette trilogie fonctionne, en insistant sur les échelles géographiques de son déploiement. Parvenu au terme de ce programme, je développerai l'étude des effets d'échelles en matière de domination tant matérielle qu'immatérielle. Je traiterai moins, ici, des grandes échelles de l'objet et du lieu. En revanche, l'exemple de l'Eurasie permettra d'évoquer le poids des villes, en particulier des grands centres du pouvoir politique, mais aussi économique et culturel, dans cette grammaire de la domination oscillant entre réalités matérielles et représentations idéelles.

Du matériel et de l'idéal : quelques interrogations

Le rapport antagonique matériel/immatériel (ou idéal) se décline sous diverses formes. Dans la présente réflexion, je le rapprocherai des oppositions assez voisines que l'on discerne entre réalité (matérielle) et représentation (immatérielle/idéelle), physis et psyché, objet et sujet, concret et abstrait, visible et invisible, ordre matériel et ordre symbolique, substance et essence ... Cette série de binômes dichotomiques se place en effet au principe quasi-instinctif de tout regard humain sur les choses, lieux, événements. Elle figure également au cœur de la méthode de toute démarche de sciences sociales, de toute approche géographique.

C'est d'ailleurs du point de vue de cette dernière discipline (la géographie sociale plus précisément) que j'aborde ici l'une des questions clés de la connaissance du monde qui nous entoure, dans lequel nous vivons, et que nous contribuons, constamment, à recréer, à reproduire. La problématique est celle-ci : comment rendre compte, dans le souci d'une compréhension satisfaisante des phénomènes sociogéographiques que nous observons, de leur double nature matérielle et idéelle ? Au demeurant, cette dualité est-elle (plus ou moins) légitime et universelle, réellement fondée, voire objective, ou ne s'agit-il que d'une pure fiction résultant de l'activité cérébrale générique de l'esprit humain ? Plus restrictivement encore, ce binôme ou cette séparation, ne serait-elle que d'essence culturelle, occidentale pour faire court ; donc sans épaisseur structurelle ? Mais alors, si l'on accepte les dénégations de la scission des deux ordres matériel et immatériel de la connaissance, comment expliquer le sens dissimulé de tant de choses, matérielles justement ? Comment découvrir la part de leur signification qui échappe à

notre regard, même rapproché ? C'est pourtant à ce sens caché (Hall, 1978) que nous tentons d'accéder par les canaux de l'intelligence, de la réflexion, de la méditation, mais aussi de la sensibilité, c'est-à-dire de l'usage des sens et de l'expérience du corps.

Parvenus à ce point, il me semble qu'il convient de modifier nos perspectives. Plus qu'à une rupture brutale de ces deux dimensions matérielle et immatérielle, ne pourrions-nous pas envisager des modes subtils de leur imbrication, de leur tissage, de leur mélange, de leur fusion plus ou moins séquentielle, aboutissant à une sorte d'insécabilité dialectique ? L'anesthésie, la survie végétative accompagnant la réanimation en milieu hospitalier, prouvent que la matérialité vivante du corps peut se passer, un temps, de l'immatérialité éthérée de la conscience. À ceci près que cet état n'est pas durable. Quant à l'existence de l'âme (l'esprit) après la mort, nous n'en détenons aucune preuve sensible (définition même de l'immatérialité) : fantômes et apparitions divines se prêtent mal à nos approches scientifiques (cf. le numéro thématique de *Géographie et Cultures* sur la question – n°106, 2018).

Pratiques et praxis

L'analyse des rapports entre pratiques (de l'espace en l'occurrence) et praxis offre un schéma éclairant des limites de cet ensemble de contradictions : réelles ou simplement apparentes ? Elle renforce notre conviction quant à l'intime mixage du matériel et de l'immatériel, compris comme deux modes de la connaissance s'inscrivant dans le couple cognitif perception/représentation qui charpente le vécu des humains.

L'on sait que les pratiques décrivent des situations très concrètes de déplacement et d'action des agents sociaux dans l'espace géographique. Elles témoignent aussi de certaines façons de procéder renvoyant à des aptitudes, des dispositions individuelles innées ou acquises. Afin d'expliquer la genèse des pratiques, il convient de solliciter le concept aristotélicien, repris par le marxisme, de praxis. Le terme désigne les constituantes, tant physiologiques que psychiques et sociales, présidant à la conduite de toute action individuelle ou collective. Utilisateurs assidus de cette notion, les marxistes vont plus loin. Ils estiment que la praxis subsume l'ensemble des pratiques par lesquelles l'être humain transforme la nature et le monde. Elle y parvient parce qu'elle résulte du fonctionnement des structures sociales qui l'engendrent ; structures elles-mêmes déterminées par des rapports sociaux de production (mode de production) propres à un stade donné de l'histoire. Ainsi, la praxis figurerait une vision globale du monde et des hommes dans ce monde (soit un effet de superstructure), tandis que les pratiques la concrétiseraient dans les actes et les routines du quotidien (infrastructure). De fait, l'une et l'autre s'entrelacent.

Avec le couple pratiques-praxis, l'on touche à l'enchaînement susceptible de générer la relation réciproque et dialectique, quasiment la construction conjointe, la consubstantialité en quelque sorte du matériel et de l'idéal. D'ailleurs, Jean-Paul Sartre (1943), bien que créateur d'un puissant courant dit de l'existentialisme phénoménologique centré sur la liberté de l'être, ne prétendait-il pas que « *notre conscience est tissée dans le monde* » ? Avec les pratiques de l'espace géographique, l'on voit bien, également, comment ces mouvements concrets et corporels de la vie active, accomplis avec la pâte même des dispositifs spatiaux du quotidien (mondes de matérialités), suscitent, pour chacun, une expérience personnelle et sociale productrice de son propre environnement. Expérience subjective et cognitive (interprétation d'innombrables signaux), élaborée au gré d'apprentissages variés, imprégnée d'imaginaires tant

partagés que privés, nourrie de sensations corporelles... Bref, ce que l'on a coutume d'appeler l'expérience du monde sensible et vécu

Un couple inséparable ?

Étant donné que, de la sorte, l'immatériel comme le matériel rencontrent, si je puis dire, d'énormes difficultés à 'faire cavalier seul', que faut-il penser du thème récurrent de leur séparation ? Je fais ici l'hypothèse que cette thèse ne tient pas. L'idée même d'une telle scission du matériel et de l'immatériel ou idéal heurte l'esprit (Godelier, 1984). En fait, elle se justifie par la seule intuition qu'il existe, peu ou prou, on l'a vu, une dimension cachée à toute chose, objet, édifice, lieu et territoire, circonstance particulière... D'où ce sentiment d'une partition entre deux registres inconciliables : percepts signifiants d'un côté, affects et concepts signifiés de l'autre. Cette conviction ne vient-elle pas, en dernier ressort, de l'intuition d'un 'moi' intérieur, abstrait et profond, '*monstre qui nous tourmente sans cesse*' (Gao Xingjian, *La Montagne de l'Âme*, 1990). Ce moi intérieur nous l'éprouvons, tant dans le rêve que dans l'éveil, comme coupé de notre extériorité. Il nous incite à dire 'je' comme si nous déclarions à autrui la volonté de notre existence ; mais en réalité, tout est un dans la nature et dans l'humain, dans le géographique et dans l'économique : à la fois idéal et matériel, trivial et symbolique, intériorité et extériorité, soi et nous.

Dès lors, que penser de l'identification, dans la littérature des Sciences Humaines et Sociales, d'un « tournant matériel » (un tournant de plus !) ? À vrai dire, ce 'tournant' ne date pas d'aujourd'hui (Dagognet, 1989), mais comment faut-il interpréter la prolifération contemporaine de ces *material culture studies*, surtout nombreuses dans les revues et publications anglophones ? (Woodward, 2007 ; Hicks et Beaudry, 2009 ; etc.). Elles ne sont nullement méprisables dans la mesure où elles combattent les excès de certaines études sur les représentations, mentales et/ou sociales, s'abîmant dans une abstraction croissante et oubliant les ancrages matériels de tout vécu et de tout imaginaire. Leur projet se justifie aussi quand il s'agit de redonner une judicieuse consistance d'objet aux effets de toute construction sociale (la nation, la constitution, la famille, la république...) et de mesurer les marques concrètes des inégalités, donc de la domination. Les travaux de cette école éclairent éventuellement le propos lorsque l'on envisage de saisir les rapports longtemps oubliés par les SHS entre 'humain' et 'non-humain'... Aux fondements mêmes de l'écologie et du souci si légitime de sauvegarder la biodiversité. Leur apport s'affirme encore précieux quand les analyses menées par ce courant redonnent une matérialité nécessaire, mais bien sûr non exclusive, aux œuvres d'art.

Cependant, je vois surtout dans ce prétendu virage l'une des manifestations de ces postures excessivement polarisées qui caractérisent trop souvent l'évolution épistémologique des sciences sociales. C'est la position abusive du tout ou rien, la théorisation trop radicalisée de points de vue qui ne cherchent, en définitive, qu'à se singulariser, quitte à détruire des opinions adverses ayant pourtant leur part de vérité et de validité scientifique.

Pourquoi, dans ces conditions, donner de la voix dans un débat dont on pointe, d'emblée, la relative vanité ? C'est que, malgré ses excès, la partition matériel/immatériel n'est pas tout à fait vaine. Il y a d'abord, me semble-t-il, un intérêt pédagogique à ce découpage par ailleurs critiquable. Il existe, ensuite, un avantage, tant théorique que méthodologique, à le pratiquer avec prudence et nuance. Un peu à la manière d'Henri Lefebvre (1974) distinguant, en tout artifice, mais avec beaucoup d'efficacité opératoire et de justesse méthodologique, les trois

espaces (conçu, perçu et vécu), mais en fait un seul (à la fois imposé par ses concepteurs, pratiqué, imaginé et aliéné/aliénant), de notre quotidien.

Les trois conditions d'une éventuelle séparation de l'idéal et du matériel

S'attacher, en premier lieu, à la division matériel/idéal, ou matériel/immatériel, c'est-à-dire céder à l'illusion d'un faux dualisme du monde, peut donc s'avérer précieux, malgré son artifice, pour mener à bien une analyse sociale ou socio-spatiale respectant des canons scientifiques. Il y a tout de même à cela trois conditions essentielles.

Primo, refuser de réduire les expressions concrètes et géographiques des rapports sociaux et spatiaux (soit l'espace social vu par les géographes -Frémont et al, 1984) à de stricts dispositifs matériels. On ne saurait en effet les reléguer au statut de simples entités palpables, comportant leurs lots de contraintes et d'avantages pour l'action humaine, visibles et directement descriptibles ; dotés, en quelque sorte, d'un sens immédiat, immanent. Il n'est en conséquence aucunement question d'épuiser la signification de ces dispositifs par la seule description, même raisonnée, du spectacle de leur réalité sensible... Aspect qu'il ne s'agit pourtant pas d'oublier en cours d'analyse.

Secundo, affirmer la conviction que les représentations, tant mentales (résultant de la cognition individuelle et de l'activité du binôme conscient/inconscient, sans méconnaître sa charge d'imaginaire) que sociales (collectivement construites, apprises et partagées), naviguent entre deux statuts opposés et polarisés : celui de réalités objectives/objectivées, opérant comme des signifiants (théorie sémiotique) lors de notre décryptage de l'extériorité ; celui de réalités subjectives fonctionnant comme des signifiés mobilisables dans le procès permanent de notre connaissance, puis de notre action. C'est de cette double nature, à la fois matérielle et idéale, que les informations que nous révèlent séries statistiques, enquêtes, entretiens, productions de discours et d'images, tirent toute leur valeur d'outils de la connaissance et d'intervention aménagiste (géographie active). La prise en compte de cette dualité permet, en effet, de décoder les contradictions qui brouillent les messages émis à propos du bien-être, de la justice socio-spatiale, des aspirations de l'habiter, des cadres de vie, des choix et controverses d'aménagement des territoires (type NIMBY), etc.

Tertio, s'efforcer d'explorer sans relâche le sens caché, par conséquent l'immatérialité la plus profonde des choses, dispositifs, structures, espaces, récits, mythes, interactions auxquels s'attachent la géographie en particulier, les SHS en général. Tout simplement parce que la réalité du monde visible est trompeuse. Ainsi, comme l'a montré Claude Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage* (1962) et dans les *Mythologiques* (1964, 1967, 1968, 1971), la pensée mythique fonctionne à l'aide d'images (celle du coyote, du faucon ou du corbeau -réalités concrètes-, par exemple), signifiants qui deviennent des signes, c'est-à-dire des supports d'idées (signifiés) au fil du récit mythique. Dans une des histoires qu'analyse le grand anthropologue, le couple d'opposition faucon (prédateur) – corbeau (charognard) établit un rapport de corrélation évident : ce sont tous deux des oiseaux. Dans d'autres mythes, ce 'duo structurel' (prédateur/charognard) connaît des permutations. Cependant, celles-ci n'altèrent en rien le sens de son rapport ; aigle remplaçant le faucon en tant que prédateur, vautour se substituant au corbeau dans le rôle du charognard. Si la matérialité varie (faucon devenu aigle et corbeau transformé en vautour), l'immatérialité conserve le même sens. Elle révèle, en bout de course et de compréhension, les mêmes règles enjoignant aux humains d'établir certaines formes de

relations avec la nature (sens caché) : préférer les produits frais et cuits de la pêche ou de la chasse aux charognes crues, décomposées et indigestes... Par exemple.

Du matériel et de l'idéal à la domination

Les jeux du matériel et de l'idéal, de leurs glissements et de leur confusion, nous mettent aussi sur la voie d'une série de médiations essentielles. Ces médiations sont celles, absolument génériques, de l'identité, de l'altérité et de la domination. Elles ont la propriété de conférer une consistance accrue, quasi-vectorielle, aux rapports sociaux et spatiaux dont l'intrication se place au cœur des préoccupations de la géographie sociale. Elles irradiant ces rapports socio-spatiaux. En un mot, elles se placent au fondement de toute société, de tout espace social. Elles en façonnent l'évolution. Or, toutes trois ont à voir avec le lien matériel-idéal dans la mesure où leur perception comme leur mise en œuvre exige une distinction de ces deux dimensions. En effet pour exister et se manifester, ces trois abstractions relationnelles s'appuient sur des schèmes de références lisibles, sur des repères matérialisés et spatialisés. Il s'agit en l'occurrence d'affordances, de points d'ancrage très concrets, indispensables à leur représentation mentale comme à leur constitution mémorielle, et donc à leur permanence comme à leur reproduction. Plus que tout autre auteur, Maurice Halbwachs a démontré que pour comprendre la société, il faut intégrer dans notre raisonnement comme dans notre sensibilité les cadres spatiaux et matériels qui la construisent : « *La société s'insère dans le monde matériel, et la pensée du groupe trouve, dans les représentations qui lui viennent de ces conditions spatiales, un principe de régularité et de stabilité, tout comme la pensée individuelle a besoin de percevoir le corps et l'espace pour se maintenir en équilibre* », écrivait-il, en 1938, dans *Morphologie sociale* (cité par S. Gravereau et C. Varlet, 2019).

Donc, ces trois médiations vectorielles, nécessairement abstraites, des rapports sociaux et socio-spatiaux (identité, altérité, domination), ont furieusement besoin du concours matériel des spatialités. Ce sont celles-ci qui les sous-tendent et leur donnent vie. J'ai déjà longuement traité, dans un récent ouvrage (Di Méo, 2016), de la question de l'identité et, par conséquent, de celle, indissociable, de l'altérité. Je ne reviendrai pas ici sur ces deux médiations des rapports socio-spatiaux. En revanche, je vais m'attacher à décliner la troisième (domination) dans l'ensemble de ses innombrables registres, tout en privilégiant, bien sûr, ceux qui relèvent de la géographie et de ses spatialités.

Qu'est-ce que la domination ?

L'origine, les sources de la domination diffèrent selon les auteurs-philosophes qui ont abordé ce sujet. Pour Marx et plus récemment pour Louis Althusser, elle réside, en dernier ressort, dans l'instance économique dont les principes et les règles organisationnelles pilotent toute société (Althusser, 1976). Selon les marxistes, c'est l'exploitation (économique) qui distille la domination (politique), même s'ils n'en négligent pas (Althusser en particulier qui ne retient qu'une détermination économique 'en dernière instance') d'autres déterminants, notamment politiques et idéologiques. Ce sont à ces derniers, l'idéologie surtout, que se réfère principalement Antonio Gramsci (1978-1992). Il situe dans l'hégémonie culturelle (manifestation idéologique créatrice de pouvoir social), exercée par les classes dominantes sur les catégories dominées, la dynamique de la domination. Pour boucler, sans l'épuiser, cette série

causale, il convient de citer Hannah Arendt pour qui la domination relève avant tout de la sphère politique (Arendt, 1951-2002, 1990). Chez elle, le couple pouvoir et domination, bien que très concret (on connaît sa critique implacable du nazisme et du communisme soviétique), revêt une nature idéale, générique et universelle. C'est peu dire qu'Arendt n'apprécie pas la domination ! Elle y perçoit une interprétation abusive et déformée, dénaturée, perversie et dangereuse du pouvoir. À la différence de l'autorité, forme démocratiquement acceptée et éthique du pouvoir, la domination sollicite, pour s'imposer, l'appui indispensable de la violence. Celle-ci, selon Arendt, se déploie sous deux espèces : l'une, matérielle, emprunte les moyens de la force physique et de la contrainte par la soumission des corps (coercition et violence physique), l'autre, plus immatérielle, se voit qualifiée de symbolique. À vrai dire, Pierre Bourdieu, plus qu'Hannah Arendt, s'est employé à cerner cette facette dite symbolique de la violence ordinaire accompagnant la domination.

Pour Bourdieu (1979, 1980, 1998), la domination consiste, en grande part, à maintenir et à reproduire, au sein de la société, des rapports de force et de pouvoir dissymétriques qui génèrent l'ordre social ordinaire : domination masculine sur les femmes, domination des classes possédantes sur le prolétariat, des colons sur les colonisés, etc. Or, c'est là le paradoxe, ces rapports inégaux restent discrets dans les différents champs sociaux où ils sévissent. Ils ne suscitent pas (ou rarement) de révolte de la part des opprimés/dominés. Intériorisés par ceux-ci et celles-ci (subalternes, femmes, LGTB) qui les acceptent comme une évidence, comme une situation allant de soi, naturelle et naturalisée, ils demeurent compatibles (paradoxe ?) avec des valeurs collectives aussi généreuses que celles de l'égalité, de la fraternité ou de la justice pour toutes et tous. Cette violence symbolique est donc immatérielle. Bien que douloureuse elle est acceptée comme une fatalité par ses victimes (effet de classe, de genre, de caste, de race donnant naissance à des *habitus* de dominant ou de dominé). Pourtant, elle opère tout de même dans la matérialité à partir de signes corporels, de comportements individuels appris et intériorisés au gré des expériences concrètes de l'extériorité dans laquelle nous naviguons. Ces expériences acquises, assimilées au pas de nos conditions objectives d'existence, ancrent dans le tissu psycho-social, mais aussi spatial, (processus d'extériorisation de l'intériorité) l'infériorisation des dominés comme la distinction et la supériorité (allant de soi) des dominants.

La tentation de 'panacher' ces corpus théoriques vient forcément à l'esprit. Dominer, n'est-ce pas, conjointement, exploiter économiquement, priver de leur culture en les soumettant à une autre (dominante et imposée), mais aussi contraindre politiquement des groupes sociaux et des individus ? 'Dominer' (verbe) et 'domination' (nom) viennent de la même racine latine : *Dominus* = maître. Le verbe et le substantif revêtent d'autant plus d'intérêt pour notre propos qu'ils comportent trois niveaux sémantiques s'étageant de la matérialité la plus sensible et la plus terrestre à l'immatérialité pénétrant le message même du rapport social.

Le premier niveau de la domination, le plus matériel, c'est celui de l'appropriation : se rendre juridiquement maître, propriétaire de la terre, des biens matériels et même des êtres humains (esclavage, servage, etc.).

Le deuxième niveau, encore très matériel, consiste à être le plus apparent possible, le plus en vue dans l'espace, soit s'installer à l'extrême sur une hauteur, la gravir et y paraître ostensiblement ; voire y disposer d'une demeure ostensiblement de prestige et s'approprier terres et bien alentour. Déjà, à ce niveau, la hauteur physique témoigne de l'affirmation d'un pouvoir (présent aussi dans l'appropriation). Les rois de France comme les empereurs du Japon l'avaient bien compris, gravir le Mont Aiguille participait, pour les premiers, à la démonstration

de signes symbolisant la légitimité du pouvoir monarchique. Cette posture de domination physique revient aussi à surplomber l'espace géographique des plaines et régions plus basses environnantes, voire à le délimiter sur un plan, sur une carte. C'est une manière, pour le souverain ou le propriétaire, de contempler l'étendue de son domaine, de le décréter 'sien'.

C'est alors que le troisième niveau sémantique se profile : dominer, dans sa forme la plus abstraite, c'est exercer une force, un pouvoir sur les autres et sur les espaces, c'est même, de manière encore plus abstraite assumer un pouvoir sur soi, une maîtrise de soi. Le célèbre vers de Corneille (*Cinna*), traduit cette capacité de pouvoir, à la fois sur soi et sur les autres, sur leur(s) espace(s). Ainsi l'empereur Auguste déclare : « *Je suis maître de moi comme de l'univers.* »

Si mon évocation rapide de l'étymologie de dominer/domination semble séparer, niveau par niveau, leurs déclinaisons matérielles et immatérielles, il n'en est, en fait, sans doute rien. En effet, dans ces trois cas, la matérialité du *Dominus* se détache mal de son idéalité. S'appropriier quoi que ce soit, commander, régner, mêle étroitement des facettes concrètes et abstraites : de la possession d'un bien terrestre jusqu'à l'affirmation d'un pouvoir. Exercer un ascendant psychique sur quelqu'un n'échappe pas à des formes matérielles de séduction (corporelle, physionomique), de violence symbolique (s'appuyant par exemple sur des réalités concrètes, des inégalités et des lignes de faiblesse qui autorisent le chantage et la soumission) et/ou physique (usage de la force et de la coercition).

Bref, dans l'acte de dominer, le matériel et l'immatériel s'imbriquent l'un dans l'autre (image osée ?), l'un ne va pas sans l'autre : « *qui est qualifié pour dominer les hommes, sinon ceux qui dominent leur conscience et disposent de leur pain* » écrivait Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov* (1879-1880). Il n'empêche que chacun de ces deux versants sémantiques de la domination, l'un matériel, l'autre immatériel, trouve sans peine sa propre illustration.

La domination entre matériel et immatériel

Les dimensions matérielles de la domination n'échappent à personne. Nombre d'entre elles s'inscrivent parmi les éléments les plus visibles du paysage géographique. L'on se souvient de la montée de la roche de Solutré où se pressaient, les jeudis de la fête de l'Ascension, les familiers bien en vue du chef d'Etat, François Mitterrand.

Citons, tout aussi connus, bien qu'engloutis dans les profondeurs de l'histoire, les fiefs et les villages de paysans s'étendant au pied des châteaux des seigneurs féodaux, ou de ceux des daimyos japonais. Ils me renvoient aux productions cinématographiques de ma jeunesse : celles des films de samouraïs de Kurosawa ou des feuilletons télévisés (à l'époque on ne parlait pas de 'séries') mettant en scène les personnages d'*Ivanhoé* (repris du roman de Walter Scott – années 1950), ou encore le film consacré à *Robin des Bois* par Michael Curtiz (1938).

Extirpées des tableaux de la Renaissance italienne, les métairies (*poderi*) des collines toscanes, devenues résidences de nantis ou gîtes et hôtels pour touristes, se dispersent encore autour des anciennes demeures de maîtres. Appropriées par la grande bourgeoisie italienne et internationale, celles-ci se dressent au sommet des collines, souligné par des alignements de cyprès. La position en contrebas des métairies et en hauteur des maisons aristocratiques ont inspiré les réflexions et travaux sur la production inégale et aliénante de l'espace, théorisée par Henri Lefebvre (1974). Elles révèlent de vivantes images de la domination. Quant à l'imposante

puissance des palais royaux ou impériaux (Châteaux royaux de la Loire, de Louis II de Bavière, Escorial, Versailles, Sans souci, Schönbrunn...) qui frappent toujours notre imagination, elle n'eut d'égal que la majesté des beaux quartiers apparus à l'époque moderne dans la plupart des villes d'Europe... Villes des riches et des puissants (le boulevard Saint-Germain des romans de Balzac, le *Mayfair* londonien de Virginia Woolf -*Mrs Dalloway*) qui s'opposent plus que jamais, malgré les avancées de la gentrification, aux quartiers populaires : ceux de l'Est parisien, ceux de l'East End de Londres.

Derniers avatars urbanistiques des villes contemporaines : les quartiers fermés (*gated communities*), mais aussi les quartiers 'intelligents', les *shikumen* aseptisés des grandes cités chinoises d'aujourd'hui (Sennett, 2019). Tous ces territoires réservés aux élites des métropoles de la planète mondialisée incarnent, à leur tour, l'éternelle distinction sociale jouant du rapport dominant/dominé ou, si l'on veut, dominant/soumis. Ils matérialisent, pour ce faire, l'écart social considérable qui sépare leurs habitants de ceux des ghettos urbains, bidonvilles et autres chancres dégradés des tissus anciens. Ils reproduisent alors, par le spectacle des inégalités en acte qu'ils illustrent, et d'une certaine façon accentuent, des rapports de domination qui s'installent massivement, de nos jours, au sein des sociétés citadines.

Sous le régime de terreur de l'URSS stalinienne, la seule vision des bâtiments officiels des grandes institutions politico-policières soviétiques, emblèmes matériels de la domination sans partage du pouvoir sur les gens, glaçait d'effroi le passant : « *Innokenty leva les yeux et trembla. Il trouvait une signification nouvelle au bâtiment neuf de la Bolchaïa Loubianka, de l'autre côté du boulevard Fourkasovski et il frissonna. Les neuf étages d'un gris noirâtre lui semblaient la coque d'un cuirassé et les dix-huit pilastres qui le flanquaient à tribord étaient comme dix-huit tourelles. Frêle et solitaire, Innokenty se sentait attiré vers cette masse, et il traversa la petite place sous la proue énorme du navire.* » (Soljenitsyne, *Le premier cercle*, 1968). La domination se traduit ici, dans sa matérialité, par cette sensation d'écrasement que produit l'édifice de la police politique.

Quant aux dimensions plus purement idéelles de la domination, elles empruntent surtout les chemins tortueux du pouvoir sur autrui, individu ou société, voire, avec plus de stoïcisme, les voies menant à la maîtrise de soi, au sang-froid, à la lucidité, à la sagesse, au courage et au sacrifice, à la détermination pour agir... Certaines concrétisations du pouvoir sur les autres, purement idéelles, hantent en effet les rapports sociaux sans faire appel à la contribution de retombées matérielles forcément évidentes.

Entre autre cas littéraires, et ils ne manquent pas, je cite ici un passage du *Théâtre de Sabbath*, roman dans lequel Philip Roth (1995) retrace les aventures d'une héroïne soumise à la domination masculine : « *Orpheline de père -écrit-il-, elle avait trouvé son homme trop tôt, à un moment où elle ne connaissait pas tous les pièges de l'existence, si bien (...) que, pendant des années et des années, elle ne sut ce qu'elle devait penser quand Sabbath n'était pas là pour le lui dire (...)* S'il lui arrivait de se sentir écrasée par son étouffante présence, elle était aussi trop amoureuse pour oser vivre sa vie de jeune femme sans elle. » Dans les rapports de domination homme/femme, ne faut-il pas tenir compte de l'impact de fantasmes sexuels qui renvoient à des images plus ou moins préfabriquées des hommes et des femmes et, pour tout dire, à celles de la domination masculine ? Dans un manifeste hostile au mouvement #metoo, un collectif de femmes défendant « *la liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle* », déclare : « *Une femme peut, dans la même journée, diriger une équipe professionnelle et jouir d'être l'objet sexuel d'un homme, sans être une 'salope' ni une vile*

complice du patriarcat. » Affirmation choc et provocatrice qui n'empêche pas l'une des signataires de ce texte, l'actrice Catherine Deneuve, de reconnaître : « *A partir du moment où mon bonheur dépend d'un homme, je suis une esclave et je ne suis pas libre* ». S'agit-il réellement d'une contradiction, ou plutôt de la manifestation d'une ambiguïté propre à bien des situations et comportements humains dans lesquels matériel et idéal s'entremêlent et s'entrechoquent ? (Propos cités par le journal *Le Monde* du 30-31 août 2020, article de Raphaëlle Bacqué).

Monsieur Verdurin fournit un autre exemple de domination ambiguë se diffusant dans l'immatérialité des rapports sociaux qui la suscitent. Ce personnage de *La recherche du temps perdu* apparaît dans *La Prisonnière* (1923) sous un jour d'autant plus dominateur qu'il subit lui-même le pouvoir arbitraire et cinglant de sa redoutable épouse. Marcel Proust écrit à son propos : « *taquin jusqu'à la plus féroce persécution et jaloux de domination dans le petit clan (le salon de sa femme) jusqu'à ne pas reculer devant les pires mensonges, devant la fomentation des haines les plus injustifiées, pour rompre entre les fidèles des liens qui n'avaient pas pour but exclusif le renforcement du petit groupe* ». Mais en même temps, nouvel exemple de contradiction apparente de la domination : Monsieur Verdurin sera le premier à porter matériellement secours au personnage qu'il a avili et jeté dans une profonde détresse, jusqu'à provoquer sa perte.

Mécanismes et incertitudes de la domination

Comment fonctionne cette domination qui affecte des collectivités, des pays, des nations, des territoires. Elle touche des groupes sociaux, des communautés. Elle sévit entre catégories de genre, de race ou d'ethnie, entre classes sociales déterminées par des différences de ressources, de fortune, de distinction. On l'observe aussi entre castes, etc. Cependant, quelle que soit sa portée collective, elle s'abat toujours sur des sujets, des individus, personnes et agents. C'est sa dimension attributive. En effet, on l'a vu plus haut, comme le pouvoir (Claval, 1979 ; Raffestin, 1981), aussi bien politico-juridique que plus largement social, la domination est relationnelle. Elle transite par les rapports sociaux et spatiaux. Il faut rappeler ici la phrase de Michel Foucault (1976) : « *Le pouvoir est partout ; ce n'est pas qu'il englobe tout, c'est qu'il vient de partout.* » La domination implique donc des sujets, mais ce ne sont pas des agents inertes et passifs. Pour Foucault, « *le pouvoir est basé sur la reconnaissance de l'autre comme sujet agissant* » et donc susceptible d'être influencé, manipulé, mais capable aussi de renverser une situation défavorable de dominé. Dès lors, la domination ne se fige jamais. Mouvante, elle évolue ; il lui arrive même de changer de camp. Dans ces conditions, il convient de reconnaître qu'elle présente pas mal d'ambiguïtés et reste souvent relative. Outre que les dominés, selon les circonstances, deviennent éventuellement des dominants, leur situation subalterne les conduit à imaginer des esquives et des ruses afin d'échapper aux inexorables rigueurs de leur condition. N'est-ce pas une façon larvée et indirecte de prendre le pouvoir et de dominer à son tour, à l'image des situations et des personnages décrits dans le film de Joseph Losey, écrit par Harold Pinter, *The Servant* ? (1963) Film où le valet devient le maître.

Ainsi, la domination s'avère très complexe et interdit, à mon sens, et à quelques exceptions près, toute radicalité interprétative. Dans le jeu des rapports sociaux et des rapports spatiaux, les rôles de dominant et de dominé s'intervertissent parfois. La ruse, plus que la force, l'ascendant que prennent parfois les victimes sur leurs bourreaux, mais aussi le triomphe du

droit et de l'équité, l'éveil des consciences et la conviction partagée, dans nombre de pays et de circonstances, d'une nécessaire justice sociale et spatiale, expliquent de tels retournements.

En géographie, le phénomène est encore plus flagrant : telle région, tel pays, hier dominés, parviendront, au gré des circonstances, à inverser les gradients d'inégalités, à rétablir un équilibre, parfois à le rompre de nouveau, mais cette fois-ci en leur faveur.

Certains États du Sud des États-Unis (Arizona, Texas, Floride), branchés sur les nouvelles technologies et rendus attirants par leur climat, ne sont-ils pas parvenus à déloger de leur position dans la hiérarchie de la réussite (et de la domination de fait sur l'échiquier politique de l'Union) de vieux États industriels des Appalaches (Pennsylvanie, Virginie occidentale) ou des Grands Lacs (Ohio, Michigan) frappés par la ruine de leurs industries traditionnelles ? Or, la réussite économique s'accompagne nécessairement d'attraits migratoires et de conséquences tant idéologiques que politiques. Ainsi, en 2000, la Floride investie par des seniors, retraités et conservateurs, a fait basculer dans le camp Républicain une élection présidentielle promise aux Démocrates. Qui l'eut dit d'un État jadis de second ordre !

En France, la crise liée à la désindustrialisation sévissant depuis les années 1970 explique l'étonnant retournement de la situation décrite, après la deuxième guerre mondiale, par J.-F. Gravier (1947, 1958, 1972). À cette époque, en effet, les régions industrielles et riches, dominantes, se situaient à l'est de la ligne Le Havre-Marseille ; les régions rurales et pauvres, réputées dominées (La France paysanne), à l'ouest et au sud-sud-ouest de cette interface. Cet effet de balance a pu expliquer l'arrivée, à la tête du pays, de partis modernistes et progressistes au début des années 1980... Même s'il fut atténué par le fait que Paris et l'Ile-de-France, qui concentrent à l'échelle nationale activités et pouvoirs, exercent toujours une domination sans beaucoup de partage sur l'ensemble du pays.

Ceci dit, qu'est-ce qu'une région dominée ? (Reynaud, 1981) Un territoire plus pauvre que les autres, abandonné ou négligé par son centre, privé de pouvoir de décision, d'investissements, un espace vidé de ses populations et de ses ressources au bénéfice de places et de régions centrales ? Ces critères ne sont pas toujours faciles à établir dans un pays résolument démocratique qui s'efforce de réduire les inégalités interterritoriales par des politiques d'aménagement du territoire, de développement ciblé, de lutte contre les disparités et de redistribution fiscale.

Spatialité et matérialité aggravent la domination

Presque toujours, lorsque le pouvoir transite par un rapport social ou politique s'accompagne d'un rapport spatial qui l'illustre et le renforce, celui-ci confère à celui-là une matérialité spécifique et, d'une certaine façon, aggravante. Le rapport spatial rapproche les corps, brise entre eux la distance physique et rend la domination éminemment matérielle et palpable, omniprésente et oppressante jusqu'à l'obsession.

La violence physique accroît de la sorte la domination, mais d'autres formes plus douces de pouvoir, susceptibles de se matérialiser dans une interaction entre personnes, l'augmentent aussi. À ce propos, je retiens un passage du roman de Stendhal : *Le rouge et le noir*. Je fais référence ici à ce moment clé du récit stendhalien où le héros, Julien Sorel, décidé à vérifier l'emprise passionnelle (forme de domination idéelle) qu'il croit (à juste raison) exercer sur Madame de Raynal, fait le pari de lui prendre la main (signe de concrétisation de sa victoire de

séducteur si elle ne la retire pas) ou de se brûler la cervelle. Ce moment romanesque fournit un exemple de matérialisation d'une emprise amoureuse, de fait abstraite, par suppression, entre deux êtres, de la moindre distance spatiale ; ce qui transforme le sentiment, par nature immatériel, en sensation corporelle lui conférant une visibilité. Pourtant, là encore, les deux registres du matériel et de l'immatériel ne se délient pas vraiment : le second, comme bien souvent, engendre le premier. Dans un film cosigné par Michelangelo Antonioni et Wim Wenders (*Par-delà les nuages* -1995), l'on trouve l'exact symétrique de la scène tirée du livre de Stendhal : deux jeunes gens épris l'un de l'autre ne parviennent jamais à se caresser, à se toucher, et leur amour se dissout dans cet échec que concrétise la brume se glissant dans les rues automnales de Ferrare.

Les échelles géographiques de la domination

Cependant, dans ce jeu à trois bandes du matériel, de l'immatériel et de la domination, comment se glisse, de manière concrète, l'espace géographique ? Comme souvent, lorsque le souci de spatialiser les faits sociaux pour mieux les éclairer nous anime, le recours aux échelles géographiques s'avère précieux. Concernant notre triptyque, trois niveaux (classiques) d'échelles paraissent pertinents.

L'échelle (micro) de l'objet

À l'échelle infra ou micro de l'objet, du monument ou du lieu (au sens de local et de localisation), soit trois dispositifs éminemment matériels, mais travaillés par des faisceaux de significations invisibles, une figure abstraite de la domination s'impose : celle des manipulations idéologiques et symboliques. C'est l'image du totem et du tabou, empruntant largement à l'ordre du sacré, cheminant par le truchement de représentations et de valeurs culturelles qui imprègnent en profondeur les rapports sociaux et les pratiques. Soit une forme de praxis qui débouche aussi sur le registre du politique et du pouvoir : retour à la domination. La 'manipulation' dont Sainte-Sophie d'Istanbul fit l'objet au cours de l'histoire et encore de nos jours (cf. sa restitution récente au culte musulman par un pouvoir autocrate et nationaliste) en témoigne. A travers l'objet, le monument et le lieu transitent des valeurs, des mémoires, des effets de notoriété et de célébrité que la dimension artistique exacerbe fréquemment. C'est là une manière non déclarée, insidieuse, d'imposer une idéologie dominante et de marginaliser, sinon de renvoyer au néant, croyances, cultures, points de vue minoritaires ou adverses.

Les églises campent de la sorte des symboles de sacralité au cœur des villages et des villes. Le XIX^e siècle et l'engouement romantique de sa première moitié, l'invention alors du concept de patrimoine national, les courants architecturaux et artistiques (roman, gothique, baroque, puis, plus tard, art nouveau, moderne international, etc.) découverts ou redécouverts par les élites cultivées, ont magnifié ces édifices. Ils ont été de la sorte ennoblis, ajoutant la touche de la distinction esthétique et culturelle à leur antique onction sacrée. Dès lors, partiellement laïcisées tant elles s'imprègnent de l'espace public qui accueille leur imposante présence (ou est-ce l'inverse ? Les églises qui sacralisent l'espace paroissial les entourant), les églises deviennent des évidences incontournables du quotidien. Elles confèrent au catholicisme qu'elles exsudent de façon à la fois explicite et subliminale, aux effets de civilisation que cette foi véhicule, une verticalité dominatrice, empiriquement impressionnante, idéologiquement exclusive en l'absence de lieux d'autres cultes aussi monumentaux. Cette domination à la fois matérielle et idéelle (l'une renforçant l'autre) pèse d'un poids écrasant sur les communautés et religions

minoritaires (juive, musulmane ou autres), effacées de l'espace public et, du coup, infériorisées. Les individus agnostiques et athées subissent aussi cette pression physiquement dominatrice qui condamne au silence minéral l'expression de leurs doutes comme de leurs convictions.

À cette échelle, les objets les plus banals (une chemise brodée, un drapeau clandestin, une statue religieuse, un téléphone portable, des œuvres d'art, etc., voir, ci-dessus, les différents chapitres de ce livre) interprètent aussi une partition particulière. Parfois, leur matérialité plus réduite (cas d'un graffiti, d'une affiche...) transmet tout autant un message idéologique ou politique. C'est que tout objet, en soi, n'est rien, ou, tout au moins, que peu de chose. Pour qu'il revête un sens social, il faut qu'il connaisse, au minimum, trois transmutations essentielles placées à des moments distincts de son cycle de vie.

L'une remonte aux origines de sa conception, de sa fabrication et de sa diffusion, éventuellement aux évolutions et aux transformations fonctionnelles qu'il a connues. Je veux parler de l'ingénierie de sa création et de son introduction dans le fluide social. Un deuxième enrichissement de l'objet correspond, par-delà son utilité, à son insertion culturelle qui le dote de pouvoirs augmentés, collectivement partagés : le drapeau, la chemise s'investissent d'un imaginaire social et deviennent une collection de signes, souvent rehaussés par l'acquisition d'une dimension esthétique et artistique. Le dessin ouvragé des objets, la finesse des broderies, la sacralité d'une statue installent ces choses sur un marché à la fois culturel (idéel) et marchand (matériel) qui leur confère plus de prix. De la même façon des graffiti entrent dans le registre de l'art : les courants du Graff, du Tag, du Street Art, les œuvres de Jean-Michel Basquiat ou de Keith Haring l'attestent et en témoignent.

Reste un troisième temps de l'objet, tout aussi fondamental que les précédents. Il porte sur les innombrables réinterprétations individuelles qui complètent, en quelque sorte, sa phénoménologie ; lectures particulières, idiosyncratiques, qui lui confèrent une infinité de significations subjectives... Qui le dématérialisent définitivement, en quelque sorte. Ainsi l'objet devient d'autant plus précieux qu'il témoigne des vicissitudes de l'histoire individuelle ou familiale, qu'il acquiert un statut mémoriel. La chemise ou le drapeau renvoient aux espaces répressifs d'une identité refusée ou d'une liberté bafouée. Le graffiti, le slogan, parce que prégnant à la vue et à l'ouïe, ne se dissocient plus d'un événement personnel ou catégoriel : revendication syndicale ou politique, épreuves de la domination, etc. Ces trois temps de l'objet passent allégrement du matériel à l'immatériel, et réciproquement. Ils s'impriment à ce rythme dans une logique de la domination. Celle-ci s'opère et se concrétise au fur et à mesure que la valorisation objectale emprunte les voies de l'utilité pratique, de l'hégémonie culturelle (pénétration dans la civilisation des mœurs, voire dans les sphères artistique et esthétique qui la fabriquent et l'expriment) et de la marchandise (valeur d'échange). Cette logique de la domination prend encore plus d'étoffe quand elle intervient dans la reconnaissance de soi, dans la production identitaire de toute personne qui s'affirme dans une visée à peu près incontournable de distinction et dans le souci de se placer toujours mieux sur l'échiquier socio-spatial... Domination encore, domination toujours, qui ne saurait échapper à la structure profonde du rapport social et spatial. Notons que ce qui se vérifie à l'aune de l'objet ou du signe vaut aussi, et à quelques écarts près, pour ses extensions géographiques : monument, édifice, lieu...

L'échelle (mezzo) de la ville et de la métropole

À l'échelle moyenne ou intermédiaire de la ville et de l'agglomération métropolitaine, c'est-à-dire d'espaces sociaux offrant une combinaison complexe, mais néanmoins déchiffrable de rapports intersubjectifs et intercommunautaires, ce sont les figures de la mixité, versus la discrimination et la ségrégation, qui s'imposent... Avec, bien sûr, tous les degrés de relativité et de gradation de ces phénomènes polarisés.

À la fois état et processus, la ségrégation est une forme extrême de discrimination. Elles consistent, l'une comme l'autre, à séparer radicalement, volontairement (ségrégation) ou non (on parlera alors plus volontiers de division, différenciation, spécialisation ou polarisation sociale de l'espace...), un groupe du reste de la population d'un territoire donné. Séparation qui s'opère soit par l'usage de la force, soit par des mécanismes socioéconomiques liés aux ressources des individus et des ménages.

La mixité désigne au contraire le mélange spatial des habitants et de leurs groupes les plus divers (nationalités, ethnies ou races, niveaux socioéconomiques) dans un même espace, selon des dosages et des combinaisons à vrai dire très variés. Socialement acceptée, sa pratique doit être considérée comme un progrès social. Nombre de recherches démontrent en effet qu'elle engendre de meilleures conditions d'intégration et de conditions d'existence, de bien-être en somme, pour les individus, notamment les moins favorisés, qu'elle mélange.

Mixité et ségrégation posent d'emblée un problème d'échelle géographique. Se mesurent-elles à l'aune d'une dimension micro-locale (l'appartement d'habitation, voire l'immeuble de résidence), à celle de la rue, de l'îlot urbain ou du quartier, voire à celle de la commune ou de la région entière ? À vrai dire, toutes ces géométries revêtent une validité en regard des problématiques discriminatoires ou de mixité. Néanmoins, dans la littérature sociogéographique, l'on observe que les entités de l'immeuble et du quartier, voire de la commune, dessinent les cadres matériels les plus aptes à une évaluation de la mixité ethno-sociale comme de la ségrégation. Là encore, rapprocher ségrégation et domination ne manque pas d'ambiguïté. Les sociologues de l'École de Chicago ne montrèrent-ils pas, en leur temps, que le ghetto rassure plus qu'il n'opprime les populations fragiles ? Ainsi, il aurait fonctionné, dans les États-Unis des années 1920, comme un refuge de solidarité et de survie, en dépit de l'exploitation des migrants par des gangs aux mains de leurs propres nationaux qui y sévissaient (Wirth, 1928-2006).

Assimilable à un pouvoir exercé par les dominants sur les plus faibles, la ségrégation relève donc, avec quelques nuances, de la domination. Ce qui la rend particulièrement visible à l'échelle moyenne, c'est qu'elle y crée des contacts, des séparations, des barrières matérielles et sensibles entre les groupes sociaux. Ces fractures interviennent en fonction de l'origine ethnique, de la race, des ressources économiques, de la religion, de la culture des groupes considérés. Le tri socio-spatial qu'opère la ségrégation, accentué de nos jours par la métropolisation, revient souvent à aiguiller, à canaliser, de gré ou de force, surtout du fait des contraintes sociales et économiques, les plus modestes et les plus minoritaires dans des espaces dits de relégation. Il s'agit d'espaces sociaux marginalisés bien que très vivants, éloignés des centres urbains vitaux, parfois sous-équipés au point de réduire les chances de tout développement humain quand ils échappent aux mesures dites de 'discrimination positive'. C'est-à-dire quand la puissance publique n'intervient pas suffisamment en matière d'économie et d'aide sociale, d'éducation, de santé et de culture, de communications et de services, pour

compenser le déficit chronique d'accessibilité à ces ressources de leurs résidents. Ces relégués n'ont donc généralement pas choisi les espaces où on les confine : espaces désignés et imposés par les plus forts, par les dominants. Le ghetto fournit donc la réalité socio-spatiale la plus absolue et la plus extrême de la ségrégation. Outre son caractère très concret et les conditions de vie difficiles qui y règnent, il véhicule une image intolérable de coercition, n'en déplaise aux auteurs de l'École de Chicago. La mémoire des violences exercées sur les Juifs dans nombre de villes d'Europe, la situation d'infériorisation faite aux populations africaines en Afrique du Sud, africaines-américaines en Amérique du Nord, et plus largement étrangères et pauvres dans la plupart des villes du monde, attisent au plus haut point ces représentations. Le ghetto, parfois la simple cité d'habitat social (cas de la France), pourtant moins hermétique et moins abandonnée des pouvoirs publics que lui, stigmatisent aussi leurs habitants, dès lors disqualifiés pour s'insérer dans les rouages de la société des dominants. Ce sont là, en quelque sorte, les facettes immatérielles, pourtant et paradoxalement si pesantes, du ghetto.

Les échelles (macro) des régions, des nations et des grands espaces

À l'échelle supérieure des régions, des nations et des grands espaces, la figure de la domination qui s'impose, sans que bien entendu les deux précédentes fussent le moins du monde gommées, c'est celle de l'impérialisme. Le colonialisme, parfois associé à l'esclavagisme, en constitua une variante ou, plus exactement, un funeste accompagnement. L'un et l'autre se signalèrent par leur brutalité et par leur inhumanité. Cependant, inversant les rôles, les puissances qui les pratiquaient s'ingénierent à masquer leur entreprise sous le voile (justement) de l'humanisation, de la bienveillance, de l'enrichissement culturel et religieux, du progrès apporté aux populations colonisées. En réalité elles soumettaient colonisés et colonies, les dépossédaient de leur identité, voire de leur univers socioculturel et de leur liberté.

Ce n'est pas un hasard si le mot anglais '*imperialism*' qui nommait à l'origine une '*politique d'expansion coloniale dans le cadre de l'Empire britannique*' (Dictionnaire historique de la langue française) est passé (années 1870-1880) dans notre langue, au moment où le colonialisme prenait en France son plein essor. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, le mot impérialisme désigna dans les deux pays '*la politique d'un Etat qui vise à mettre d'autres Etats sous sa dépendance, notamment par la colonisation*' ; soit une forme supérieure et totale de domination. Qu'il s'agisse de la politique de Disraeli (Royaume-Uni) ou de celle de la 'République des Jules' en France, le terme n'avait pourtant, à l'époque, rien de péjoratif. Il fallut que le vocabulaire marxiste-léniniste s'en emparât, au début du XX^e siècle (*impérialisme* = '*stade suprême du capitalisme*' selon Lénine), pour qu'il devînt, au cours du siècle, définitivement haïssable.

En fait, cette condamnation à peu près universelle n'enlève rien à sa pratique contemporaine tout aussi universelle, même si elle revêt d'autres formes plus 'modernes'. Comme la domination dont il représente un paroxysme d'échelle, l'impérialisme entre dans la perspective existentielle de toute nation parvenue à un niveau supérieur de puissance politique, économique et militaire. Il n'existe pas d'Etat puissant qui ne fasse valoir de revendications et ne s'engage dans des actions à caractère impérialiste, tantôt territoriales, tantôt commerciales, tantôt religieuses, visant ses voisins, d'autres Etats plus faibles ou plus démunis. L'Histoire illustre avec une rare éloquence ce principe et, tour à tour, les peuples et civilisations du Proche-Orient, de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique (du Nord en particulier dans la période contemporaine) ont montré leur goût immodéré pour l'impérialisme. Déborder de ses frontières légales pour conquérir un soi-disant 'espace vital', assouvir une soif inextinguible d'espace quitte à parasiter

des sociétés antérieurement établies, asservir et coloniser des peuples démunis, les réduire le cas échéant à l'esclavage... Ainsi fonctionne la règle universelle de l'impérialisme. Tous les peuples ou presque l'observèrent, très peu au total la transgressèrent.

Ce type de domination ne se résume pas à des conquêtes extérieures ou à des emprises de tous ordres infligées à un État national et territorial par un autre. Dans nombre de cas, l'agression s'exerce de l'intérieur, œuvrée par un parti politique ou par des communautés s'imposant aux autres, jusqu'à les asservir ou les détruire, en affichant (théorie et propagande) de bonnes intentions. Il est sans doute peu orthodoxe de parler d'impérialisme dans le cas de telles dictatures, pourtant, quand l'on y réfléchit, c'est bien ce processus qui fonctionne lorsqu'un groupe, majoritaire ou non, s'empare du pouvoir d'État sans passer par les urnes, ou en prenant avec elles d'étranges libertés (cas du nazisme en Allemagne). De fait, l'arrivée au pouvoir des Bolcheviks en Russie (1917), celle des Nazis en Allemagne (1933) se sont faites avec cette violence tyrannique. De nos jours, au Liban, le Hamas gangrène de la même façon les rouages d'un État faible et corrompu, miné par les dissensions intercommunautaires. Dans le périmètre voisin de la Palestine, les Israéliens multiplient les 'colonies' et chassent une population arabe déjà privée de ses terres par la fondation de l'État hébreux en 1948.

À l'échelle des nations et du monde, la domination engendre, depuis les temps les plus reculés de l'histoire, des centralités géographiques constituées par des villes. Les créations urbaines ont accompagné toutes les conquêtes, tous les impérialismes dévoreurs de peuples et d'espaces. Quant à la hiérarchie contemporaine des centres (taille, capacité pulsative d'attirer et de diffuser, disposition spatiale), elle reflète celle des nations animées par l'ambition permanente de s'assurer le contrôle du monde, avec un appétit qui grossit au prorata de leur puissance. L'on assiste ainsi, en ce début de XXI^e siècle, à l'impressionnante expansion mondiale de la Chine dont on se plaît à regarder au microscope les stratégies d'infiltration dans toutes les parties du monde, à partir des 'nouvelles routes de la soie'. D'aucuns, des deux côtés de l'Atlantique, dénoncent ses visées dominatrices et hégémoniques. Comme si ces pays, anciennement colonisateurs et souvent néocolonialistes, n'avaient jamais péché en matière d'impérialisme et de domination. Non ! La Chine d'aujourd'hui, comme les États-Unis, comme l'URSS et maintenant la Russie, comme la France, la Turquie et toutes les puissances en proportion de leurs forces, avancent leurs pions, avec la même constance et la même ténacité, sur l'échiquier mondial de la domination. Rien de moins, rien de pire que ce qui se passât, à toutes les époques, partout où un empire, une nation, voire une simple horde furent en mesure de dominer les autres et de les exploiter, de mettre en coupe réglée leur territoire. Cela donne, bien sûr, de belles empoignades. Sous nos yeux, ceux d'une Europe qui se délite et dans le collimateur d'une Russie à l'affût, la Chine et les États-Unis luttent sans merci pour la domination du monde. Ainsi en va-t-il des rapports entre pays. Dans tous les cas, l'on remarque que les avantages économiques et financiers, la richesse des nations, s'érigent en facteurs principaux et efficaces de leur pouvoir de domination.

Au bout du compte, ces trois échelles géographiques de la domination enregistrent deux phénomènes de gradation, symétriques et complémentaires. L'un, opérant de haut en bas, conduit vers des entités géographiques, certes de plus en plus petites, mais affichant une matérialisation croissante. L'autre, opérant de bas en haut, mène vers des espaces toujours plus étendus, tendant à se dématérialiser, car ne se percevant plus, pour les humains, qu'à travers le contrat social, l'État, l'idée identitaire de la nation, les images, les récits, des 'forêts de symboles'... Ainsi, au fur et à mesure que le curseur scalaire se déplace des grandes échelles, celles des simples objets et des lieux, vers les petites échelles, celles des grands espaces, la

domination semble se dématérialiser, exigeant pour sa perception des luxes de représentations. Non que l'espace disparaisse ! En fait, échappant à la perception immédiate et directe (un territoire national ne se voit pas au quotidien) de l'habitant, la région, plus encore le grand espace, gagnent en représentations ce qu'ils perdent en matérialité. Tout se passe comme si les grandes échelles spatiales accentuaient la consistance matérielle de la domination (sans en ôter pour autant la symbolique) et comme si les petites échelles focalisaient sa dimension immatérielle (sans gommer les réalités territoriales inscrites dans les frontières et dans les cartes). Cependant, dans tous les cas, l'articulation de ce triptyque (domination, matériel et idéal) fournit une grille de lecture, aussi féconde que finalement inédite, de la production sociale de l'espace. Laissant de côté la question des objets (grandes échelles), traitée par ailleurs dans l'ensemble de cet ouvrage, je vais fournir un exemple des effets de la relation domination/matériel-immatériel en m'attachant au cas d'un grand espace d'échelle continentale : l'Eurasie.

Echelle macro et domination : l'exemple de la géohistoire de l'Eurasie

L'hypothèse retenue ici pose le principe selon lequel les grands mouvements de peuples et de populations qui ont jalonné l'histoire depuis le néolithique ont semé, par la création de villes, des chaînes essentielles de centralité. C'est de fait à partir de telles bases géographiques d'action, très souvent urbaines pour les empires destinés à perdurer, que les effets de la domination sur l'espace et les sociétés ont pu s'exercer. La logique de cette géohistoire commande de focaliser l'analyse sur les grands espaces afin de mesurer pleinement l'ampleur des mouvements et la consistance des cristallisations urbaines de la domination qui les ont affectés (Grousset, 1946-1960). Par rapport à cet objectif, le cas de l'Eurasie (Bruneau, 2018) est sans doute, par son étendue et par la variété des conquérants qui l'ont traversée, l'un des plus pertinents. Je n'en ferai ici, bien entendu, qu'une analyse des plus sommaires. Je parle d'Eurasie dans la mesure où je prends en compte les vagues de peuplement asiatiques qui, dans l'aire du Proche - Moyen - Orient, ont affronté l'Europe, naissante ou en gestation.

Trois ensembles territoriaux (Moyen et Proche-Orient, Afrique du Nord) étalent sur plusieurs milliers de kilomètres, d'est en ouest, un immense espace régional que la religion musulmane et la culture islamique réunissent, mais que la géopolitique a toujours divisé. Le semis des centres urbains qui le parsèment transcrit fidèlement les grandes poussées conquérantes exercées par trois civilisations majeures gagnées à l'Islam : celle des Perses, celle des Arabes, celle des Turcs-Ottomans. Plus que partout ailleurs dans le monde, les centres urbains y ont, de bonne heure, imprégné l'espace des symboles de la puissance et de la domination, empruntant leur superbe à l'art militaire, au pouvoir gouvernemental, à la prospérité économique, à la vie religieuse, intellectuelle et artistique qu'ils recélaient. Le tout mené dans une étroite association des éléments idéels et matériels à laquelle, outre l'Islam, la violence n'a pas manqué d'apporter son concours.

De l'empire perse à l'Iran moderne

La Perse a bâti en quelques années, au V^e siècle avant notre ère, le plus vaste empire de toute l'Antiquité. Le premier royaume proprement iranien, celui des Mèdes, occupait l'ouest du plateau farsî et le nord de la Mésopotamie, autour d'Ecbatane (l'actuelle Hamadân, à l'ouest de Téhéran, au nord du Zagros). De ce foyer, les Perses ont gagné le sud du Zagros jusqu'aux rivages du Golfe. La dynastie achéménide y fonda ses capitales : Pasargades, puis Persépolis.

C'est de cet aride réduit que trois grands souverains successifs (Cyrus II, Cambyse II et Darios I^{er}) entreprirent la conquête d'un immense empire. À son apogée (-486), il s'étendait de la Thrace, de la Macédoine et de l'Asie Mineure, à l'ouest, jusqu'au Caucase (pays des Scythes), l'Asie centrale et l'Indus. Au sud et au sud-ouest, il contournait la péninsule arabique, mais englobait l'Égypte et une bonne partie de l'Afrique du Nord.

Les grands centres dominants de cette époque n'ont laissé que quelques traces archéologiques, celles de villes qui organisèrent le mouvement de cette conquête : Suse au nord-ouest de la Mésopotamie ; Sardes à l'ouest de l'Asie Mineure, dressée face à l'ennemi grec du Péloponnèse.

Des cités orientales de Kaboul, Bactres et Samarkand jusqu'à Pergame, Ephèse et Millet sur la mer Egée, en passant par le cœur achéménide de Persépolis, des centres placés à la tête des satrapies (provinces perses) communiquaient entre eux par des messagers se déplaçant de relais en relais. Les armes, mais aussi la monnaie d'or (darique) et une belle architecture signalaient la domination perse, d'un bout à l'autre de cette vaste étendue.

Pour les Grecs du -V^e siècle qui avaient porté un coup d'arrêt à cette poussée occidentale de la domination achéménide (victoire de Salamine en -479), l'Europe, cette région obscure où le soleil se couchait, bornait leur horizon à l'ouest. Elle abritait surtout de lucratifs comptoirs et de précieux ports de commerce. Quant à l'Asie, elle se résumait pour eux à l'Empire perse : l'éternel adversaire d'Orient. En revanche, au -IV^e siècle, avec Alexandre le Grand, les frontières de l'Europe hellénisée explosèrent, parvenant en quelques années jusqu'aux rives de l'Indus. Mieux encore, durant près de trois siècles, à la suite d'Alexandre et de sa brève épopée, les rois (*basileus*) indo-grecs ou gréco-bactriens, puis les Séleucides d'étonnante culture gréco-bouddhique, maîtres de cette étendue eurasiennne héritée du Macédonien, établirent leur tête de pont à Antioche, près de la mer grecque dont ils vénéraient la civilisation. Ainsi, ces Perses hellénisés exerçaient-ils sur le Proche et le Moyen-Orient une domination de sensibilité proto-européenne. La même présence gréco-macédonienne s'observait au sud, sur le Nil, avec les Ptolémée, campés sur leur place stratégique d'Alexandrie.

Ces royaumes macédoniens de la 'Grèce extérieure' plièrent pourtant devant les Parthes, autre peuple de nomades iraniens issu des régions du sud-ouest de la Caspienne. En -250, les Parthes coupèrent en deux le vaste territoire des Séleucides en y pratiquant une large brèche, ouverte au sud de la Caspienne entre les provinces du Mazandéran et du Khorasan. Cette intrusion annonçait la fin des royaumes séleucides. À l'aube du premier siècle précédant notre ère, c'est donc à Rome que revint la tâche de reprendre, dans ces contrées, le flambeau vacillant de l'hellénisme.

De tous les dirigeants romains héritiers de la Grèce et de la Macédoine, l'empereur Trajan, au début du II^e siècle, poussa le plus loin ses légions vers l'Orient. Il vainquit les Parthes à Ctésiphon, la capitale qu'ils avaient érigée sur le Tigre pour mieux dominer la Mésopotamie et, par-delà, se lancer contre la Grèce et le reste de l'Europe. À la veille de notre ère, Pompée avait décidé, au nom d'une République romaine agonisante, que l'Euphrate limiterait à l'est l'avancée latine. Après la percée aventureuse de l'empereur Trajan, parti vers l'Indus sur les traces d'Alexandre, ses successeurs Hadrien et Marc Aurèle revinrent plus sagement au *limes* de Pompée. Rome atteint le Golfe en 116, mais renonça à conquérir l'Iran. Cependant, les rois parthes, d'abord hostiles à tout ce qui venait de l'Ouest, finirent par cultiver un profond sentiment philhellène qui provoqua d'ailleurs leur perte. Une fois les parthes renversés par la dynastie des Sassanides en Iran, une violente réaction contre l'hellénisme des cours séleucides

et parthes éclata. Ses partisans, soutenus par les nouveaux souverains sassanides, réhabilitèrent les anciennes valeurs de la culture iranienne et de la religion mazdéenne.

Successeur des Achéménides, l'Empire parthe avait donc choisi Ctésiphon, en Mésopotamie, sur le Tigre, pour ville-centre (-55). Bien qu'elle n'ait pas laissé grand souvenir, Ctésiphon resta capitale pendant les quatre siècles que dura l'empire des Sassanides, issu, comme son prédécesseur achéménide, des tribus perses du Sud. Mais dix années d'assauts arabes (633-642) suffirent à faire plier les Sassanides. Le temps de l'Islam venu, Ctésiphon détruite, les capitales persanes s'effacèrent. Pourtant, confronté à son empire démesuré et intenable, le califat arabe, affaibli par son épuisante géographie, abandonna le terrain iranien à de nouvelles dynasties persanes converties à l'islam. Celles-ci reconstituèrent en grande partie, dès le IX^e siècle, l'empire d'antan, du Golfe Arabo-Persique à l'Inde. Le choix des nouvelles capitales, Boukhara et Samarkand en Asie Centrale, indiquait la direction résolument orientale et asiatique prise par cet empire renaissant.

Ultérieurement, entre les fortes pressions ottomanes et les poussées mongoles venant du nord-est, le monde perse connut diverses reconfigurations. D'origine ottomane, les Seldjoukides sunnites s'imposèrent aux XI^e et XII^e siècles. L'Iran n'entraîna que pour partie dans ce grand empire turc, centré sur Bagdad, dont il ne constituait que les confins orientaux avec l'Afghanistan (au sens actuel). Issus de tribus azerbaïdjanaises et est-anatoliennes, les Safavides bâtirent à leur tour, aux XVI^e et XVII^e siècles, un Etat chiite qui préfigurait l'Iran actuel. Des centres modernes en jaillirent : Tabriz, puis Ispahan. Ces deux noms suffirent à signaler combien ces cités du pouvoir politico-militaire se paraient aussi de charmes attractifs, tant économiques que religieux et culturels.

Deux siècles safavides furent suivis par l'avènement d'autres dynasties tribales iraniennes ou turkmènes comme celle des Kadjars. À la fin du XVIII^e siècle, ces derniers installèrent leur capitale à Téhéran ; dans un pays dont la destinée d'État national et territorial se profilait déjà. Ainsi, les centres iraniens modernes amorçaient le schéma d'un réseau de centralités à peu près définitif, dominé par Téhéran.

Conquêtes et domination arabes

Comme les Perses de l'Antiquité, les conquérants arabes partirent d'un étroit réduit territorial situé entre Médine et La Mecque : deux cités appelées à jouer un rôle clé, et de très longue portée temporelle, dans le concert de la domination mondiale. Au VII^e siècle, Mahomet parvint à unifier les tribus de la péninsule arabique dans l'Etat musulman de Médine. Très vite, après trois califats, le centre du pouvoir se déplaça en dehors de l'Arabie. Des gouverneurs furent nommés à Médine et à La Mecque pour administrer l'Arabie occidentale, alors que le gouvernement de la partie orientale s'établissait à Bassora, au fond du Golfe.

La dynastie abbasside qui commanda rapidement, au VIII^e siècle, un espace s'étirant du Pakistan actuel à l'Afrique du Nord et à l'Espagne, se fixa à Bagdad. Alors naquit sur le Tigre la métropole du monde musulman, centre rayonnant sur tout l'empire, même si Médine et La Mecque gardaient une haute fonction de capitales religieuses et culturelles. À la suite du déclin des Abbassides et malgré sa destruction par les Mongols en 1258, puis par les troupes de Tamerlan en 1401, Bagdad conserva une énorme audience commerciale et culturelle. Alternativement soumise aux pouvoirs des Ottomans et des Safavides iraniens, puis à celui des mamelouks égyptiens (XVIII^e – début du XIX^e siècle), elle retrouva un rôle de capitale : devenant celle de l'Irak à partir de 1921.

Damas n'occupa pas une position aussi dominante que Bagdad au début du califat. Prise en 636 par les Arabes, elle devint cependant très puissante au temps des Omeyades qui en firent leur métropole (724). Jusqu'à leur chute (750), elle servit de tremplin aux grandes expéditions dirigées vers l'Afrique du Nord. Les fondateurs de Kairouan en 670 et de Tunis (698) (plaques-tournantes des opérations de la conquête arabe vers l'ouest et le nord jusqu'à Poitiers) partirent de cette base. Le califat omeyade de Damas organisa alors la constitution de l'Ifriqiya qui regroupait l'équivalent de l'Est algérien et de la Tunisie d'aujourd'hui. Après les Omeyades et les Abbassides, Damas accueillit plusieurs dynasties égyptiennes (Tulunides, Ikhchidites, Fatimides). En 1516, elle tomba aux mains de l'Empire ottoman dont elle devint un chef-lieu de vilayet (région) jusqu'en 1918. Elle ne retrouva le lustre de capitale d'un pays indépendant qu'en 1940, pour le compte de la nouvelle Syrie.

Damas offre un exemple tout à fait exceptionnel de focalisation de la domination de territoires par une ville, à travers les siècles. En effet, outre sa suprématie médiévale et moderne, elle connut des destinées historiques inouïes, lui conférant une incomparable valeur de palimpseste. Centre très ancien, relais de la XVIII^e dynastie égyptienne, seize siècles avant notre ère, elle devint ensuite la capitale du puissant royaume araméen avant d'être réunie à l'Assyrie. Elle participa à l'administration de l'Empire perse, puis à celle de l'Empire byzantin... Le Maroc et l'Espagne des premiers temps de la conquête arabe dépendaient d'elle.

Quelle que fut la puissance dominatrice de Damas, les confins maghrébins et ibériques virent rapidement se lever des pouvoirs, certes musulmans, mais issus de dynasties berbères de l'Afrique du Nord. Les Arabes ne parvenant pas à les mater préférèrent leur déléguer des pouvoirs de califat. Ces dynasties fondèrent plus d'un centre qui leur servit de base pour asseoir leur domination sur l'Afrique du Nord. Au Maroc, les tribus de la confédération berbère donnèrent naissance à la dynastie des Idrissides (789-974), puis à partir du XI^e siècle, à trois autres dynasties successives. Les Almoravides élevèrent Marrakech (1062), leur capitale, ainsi que Fès. Leur domination, à partir de ces deux centres, s'étendait à tout le Maroc, à l'Ouest algérien actuel, et à l'Espagne musulmane. Les Almohades étendirent leur pouvoir au-delà, à toute l'Afrique du Nord (XII^e siècle). Ils furent détrônés en 1269 par les Mérinides qui reculèrent, tant au Maghreb qu'en Espagne, mais contrôlèrent encore un confortable royaume musulman, du XIII^e au XIV^e siècle, à partir de Fès. Avant l'effondrement du royaume musulman de Grenade (1492), les dynasties berbères proliféraient, se dispersaient et s'affaiblissaient. Cependant, Tunis pour les Hafsides, Fès pour les Mérinides et Tlemcen pour les Abdalwadides, profitèrent largement des avantages de tous ordres que leur conférait leur position de centres politiques dominants.

Domination turque-ottomane

Sur ce fond de domination perse et arabe, se forma en Europe orientale, et sur les marges du Proche-Orient (rives des Dardanelles), une puissance ottomane qui prit, à l'image des deux empires iranien et arabe qui l'avaient précédée, un rapide essor. Andrinople (Edirne), en Thrace, en fut le centre politique, intellectuel et artistique, dès le début du XV^e siècle.

Issus de l'Altaï, parvenus en Asie Mineure par le relais de l'Asie centrale, de l'Iran et de la Mésopotamie (Syrie), les Turcs ne s'imposèrent ni au monde iranien, ni à la Syrie arabisée : l'un et l'autre les assimilant au fur et à mesure qu'ils avançaient sur leurs territoires. Il en résulta une situation finalement assez courante au temps des invasions : les Turcs adoptèrent, lors de leur longue migration, la religion musulmane, puis, au fil des siècles, ils acquirent une culture

arabo-perse, avant de se fixer dans leur nouveau Turkestan d'Asie Mineure. Qu'ils se soient incrustés beaucoup plus sur le plateau anatolien qu'ils ne l'avaient fait partout ailleurs dans leur tribulations asiatiques peut étonner. En fait, ils parvinrent à cette solide implantation au prix d'une appropriation systématique, en particulier agricole, de ces terres pontiques dont ils éliminèrent sans ménagement le vieux fond de population grecque. De fait, leur domination sans merci fut, en Asie Mineure, tout autant rurale qu'urbaine. Il s'agissait là d'un fait assez rare chez les conquérants et migrants turco-mongols généralement désemparés devant des espaces agricoles dont ils ne savaient d'ordinaire que faire. D'habitude, leurs razzias redoutées vouaient le plus souvent les campagnes à la ruine après le massacre et la dispersion des paysans survivants. Gageons que leurs longues fréquentations perses et arabes furent sans doute pour quelque chose dans cette nouvelle vocation agro-pastorale.

En réalité, leur installation apparemment définitive n'était pourtant qu'un leurre et leur appétit de conquêtes ne s'assouvait nullement avec cette pause anatolienne. D'abord boutés hors de l'Altaï par la faim, les Turcs-Ottomans avaient pris goût à la domination sur les peuples et sur les espaces. La seule nécessité alimentaire ou économique ne pouvait expliquer à elle seule cette interminable fuite vers l'ouest. Parfois, ils s'arrêtaient des années ou des siècles devant un obstacle : une civilisation inconnue, des villes aux défenses redoutables, une puissance militaire qui les freinait... Patiemment, ils attendaient que la situation changeât et leur devînt plus favorable avant de reprendre leur route, l'obstacle franchi. Toujours est-il que l'arrêt d'Asie Mineure n'aurait dû constituer, dans leur déferlement vers l'Occident, qu'une étape, qu'une halte dans ce grand mouvement d'une humanité en marche, depuis des siècles, vers l'Europe mal protégée par son ultime rempart gréco-byzantin. Que ces marées successives de tribus turco-mongoles et tartares répondissent au souci d'échapper, au cœur inhospitalier de l'Asie des déserts et des steppes, à de dures années de disette ne fait guère de doute. Que ces ondes s'amplifiasent sous l'aiguillon d'une sorte d'instinct de domination, éprouvé par des nomades soumis jusqu'alors à la rigueur d'éléments implacables, soudain grisés par la puissance de leurs cavalerie d'archers promis à d'immenses richesses, n'est pas plus douteux. L'humanité, d'une façon ou d'une autre, n'a-t-elle pas toujours agi ainsi ?

Menés dans ce déferlement par d'habiles stratèges, à l'image, par exemple, du sultan Alp Arslan (Le Lion Robuste), les Turcs seldjoukides avaient, dès 1064, arraché l'Arménie chrétienne aux Byzantins. Lorsqu'un général aussi audacieux ne se dégageait pas des tribus ottomanes, chaque émir, agissant en roitelet local, ambitionnait de conquérir sa ville grecque et de bénéficier, ainsi, d'un débouché sur l'archipel égéen.

La situation s'aggrava pour l'Occident à partir du milieu du XIII^e siècle. L'échec des Croisades une fois consommé, l'hellénisme byzantin se retrouva bien seul, chargé de l'impossible mission de défense des Détroits pontiques, véritable porte d'entrée de l'Europe. Or, balkanisé, le vieil empire était affaibli, quel que fut le renouveau fugitif apporté à Constantinople par la dynastie des Paléologue. Territorialement réduit à la Thrace, à une partie de la Macédoine et à la frange ouest de l'Anatolie, il ne pouvait défendre avec succès sa position devant un ennemi aux troupes bien plus nombreuses et mieux équipées. Derrière lui, à l'ouest, l'Europe tombait en miettes, minée par la Guerre de Cent Ans, le morcellement de l'Italie et du Saint-Empire, une papauté en crise...

Dans cette sphère turco-ottomane, en un siècle environ, trois souverains réalisèrent des avancées triomphales. Mehmet II s'empara en 1453 de Constantinople (rebaptisée Istanbul) dont il fit sa capitale. L'opération capitalisait une immense victoire, à la fois matérielle et

symbolique, conférant au vainqueur l'image et le prestige du successeur des empereurs romains d'Orient. L'extension du domaine turc-ottoman absorba, sous le même Mehmet installé à Constantinople, une partie de l'Europe orientale : Péloponnèse, Albanie, Bosnie, Moldavie. Après lui, Selim I^{er} poursuivit la tâche, une bonne partie des pays de l'islam tombant sous sa gouverne. Quant à son fils Soliman II le Magnifique (1520-1566), malgré son échec devant Vienne (1529) promue nouveau verrou de l'Europe après la chute de Constantinople, il paracheva sans faiblir cette conquête. A la fin de son règne, l'Empire ottoman s'étirait de l'axe Hongrie-Moldavie-sud de l'Ukraine et Crimée au nord, à la Haute-Egypte et à toute l'Afrique du Nord (moins le Maroc) au sud. D'est en ouest, sans intégrer l'Iran et l'Arabie, l'empire allait du Golfe Arabo-Persique jusqu'à la Méditerranée occidentale.

Son démantèlement, constant par la suite, à partir des XVII^e et XVIII^e siècles, consolida, de Budapest et de Belgrade à Bagdad, Damas et Jérusalem, de nombreuses centralités urbaines. En effet, les villes en question abritèrent souvent la capitale des nouveaux États nés de la déconfiture ottomane. À la chute de l'Empire, en 1923, l'ultime création de centralité turque fut celle de la capitale de la nouvelle République de Turquie, bornée à l'Asie Mineure jusqu'au Kurdistan partiellement annexé : Ankara, au cœur de l'Anatolie, qui renaissait ainsi de son passé hittite.

Reste que le goût de la domination impérialiste ne semble pas avoir abandonné le pouvoir turc. De nos jours, après l'intermède de la Turquie moderne, celle de Kemal Atatürk et de ses successeurs, un gouvernement populiste siégeant à Ankara rêve encore d'une grande Turquie. Actuellement, le président R. T. Erdogan avance ses pions en Libye où il soutient la Tripolitaine contre la Cyrénaïque. Il s'efforce d'élargir les eaux territoriales turques en Méditerranée orientale. Il se mêle activement de la guerre civile syrienne et profite de l'intrusion de ses troupes au nord de la Syrie pour annexer, de fait, quelques-uns de ses territoires frontaliers avec ce pays. L'épisode récent (juillet 2020) de la fermeture du musée de Sainte-Sophie d'Istanbul, créé en 1934, et la restitution de l'ancienne basilique-mosquée au seul culte musulman témoigne de la soif de domination et de puissance d'un gouvernement turc soutenu par l'extrême-droite islamiste.

À propos de Sainte-Sophie et d'autres lieux de culte rendus ces temps derniers à la religion musulmane, l'on remarque combien un monument, un lieu géographique dans sa matérialité comme par les représentations sociales qu'il engendre, se transforme assez facilement en arme idéologique mise au service d'une entreprise de domination. J'ai évoqué, plus haut, ce phénomène.

Si les peuplements asiatiques ont atteint l'Europe durant la haute antiquité, s'avancant quasiment jusqu'aux rivages de l'Atlantique ; en sens inverse, les Européens ont, très tôt opéré, eux aussi, de ravageuses incursions sur le continent asiatique. Il est bon, au terme de cette présentation des mouvements de domination en Eurasie, d'en dresser un court bilan.

Les Européens en Asie occidentale : ébauches d'empires et colonisation

Le premier mouvement d'ampleur a déplacé les Grecs de leur péninsule vers la mer Égée, les îles et la côte de l'Asie Mineure, au début du XII^e siècle avant notre ère. Les conquérants hellènes semèrent sur ces terres d'Asie le modèle lieu/objet de leurs cités et les statues de leurs divinités importées de Grèce. Ils reproduisaient à l'est, par cette matérialité signifiante, leur monde identitaire, familial et, bien entendu, dominateur à l'égard des peuples autochtones.

Créant nombre de villes, Alexandre le Grand fut l'Européen qui, trois siècles avant J.-C. et bien avant les colonisations hollandaises, portugaises, anglaises et françaises de la période moderne, poussa très loin, jusqu'aux berges de l'Indus, on l'a vu, les ambitions européennes. Les dix-sept villes qu'il fonda, surtout regroupées à l'est de son avancée, entre Asie centrale et océan Indien, structurèrent ces territoires fragiles de leur matérialité militaire. Si l'empire d'Alexandre fut rapidement dépassé par sa propre légende, la culture grecque qu'il avait introduite demeura gravée dans l'esprit des dynasties qui se succédèrent, au cours de plusieurs siècles, sur cet espace continental. Quant à Hadrien, plus sage que son prédécesseur Trajan, il réduisit, quatre siècles plus tard et à l'apogée de l'empire Romain, les ambitions latines au limes, aussi matériel que symbolique, qu'il traça sur les fleuves mésopotamiens : ces berceaux des civilisations néolithiques.

Cependant, conquérants ou colonisateurs, jamais les Européens ne firent durablement souche sur ces grands espaces asiatiques : les Croisés du Moyen-Âge et leurs éphémères royaumes chrétiens, pas plus que les puissances occidentales procédant, après la Première Guerre mondiale, au démembrement de l'empire Ottoman. Seuls les Byzantins de l'empire romain d'Orient imprimèrent leur marque plus profondément, pendant un millénaire environ, sur des terres anatoliennes soumises à leur domination, laquelle se réduisit, siècle après siècle, comme peau de chagrin... Ceci jusqu'à la chute fatale de Constantinople sous l'assaut des Turcs, en 1453.

De manière plus sournoise et politique (sans occupation directe), voire plus franchement belliqueuse, les puissances occidentales contemporaines, comme la Russie postsoviétique de Vladimir Poutine, impriment leur domination sur l'espace eurasiatique. L'Etat d'Israël, depuis sa fondation en 1948, joue dans ce contexte territorial le rôle de tête de pont des intérêts occidentaux, surtout américains, au détriment des Palestiniens. Les intérêts économiques (réserves d'hydrocarbures principalement) et stratégiques de l'Occident (entre Russie et monde arabo-persan), affrontés depuis quelques décennies à l'intégrisme musulman de DAESH, génèrent des conflits régionaux (Iraq, Syrie) au sein du Proche et Moyen-Orient. Les interventions russes en Syrie aggravent singulièrement et dramatiquement cette situation. Elles perpétuent une tradition impérialiste qui amena les soviétiques, après la Russie tsariste, à s'emparer des contrées de l'Asie-centrale et du Caucase sous couvert d'un pseudo régime fédéral : celui d'un Empire soviétique que la Russie actuelle s'efforce de reconstituer.

Quel que fut le maigre succès de ces entreprises venues d'Occident, lieux, cités et monuments, à la fois matérialités et symboles, en jalonnèrent pour longtemps les itinéraires. Les plus récents de ces édifices faisant écho, d'un siècle à l'autre, à de plus anciennes fondations dont ils ravivaient la mémoire.

En guise de conclusion

La domination est partout. Elle préside, sous des formes tantôt brutales, tantôt adoucies, dissimulées et insidieuses, à la quasi-totalité des rapports humains, sociaux et spatiaux. Son modèle ou schéma structurel niche dans la psyché et surgit dans tous les rapports socio-spatiaux, à toutes les échelles.

Ce constat infère deux tendances majeures. La première tient à l'élargissement d'un phénomène propre à la psyché individuelle qui se répand dans tout l'espace géographique. Modalité de la

pensée et des rapports humains, l'esprit de domination se transmet, en tant que structure universelle, aux groupes et à l'espace social qu'ils produisent en façonnant la nature. La seconde tendance qui marque la domination dans ses cheminements socio-spatiaux ne fait que reproduire le dualisme qui la constitue structurellement. Je veux parler de sa double nature en tant que forme idéale, immatérielle, et que manifestation matérielle s'exprimant au travers de dispositifs socio-spatiaux divers, forcément concrets et matérialisés.

Honoré de Balzac, dans plusieurs romans de la *Comédie humaine*, utilise deux expressions qui résument bien cette constante friction entre le matériel et l'idéal, caractéristique de la domination. Il parle, pour qualifier les ravages sociaux de la haine ou de l'avarice, ces sentiments constitutifs de l'humain auxquels il faudrait ajouter, notamment, la domination, « *d'abstractions actives* ». Cet oxymore bien choisi évoque parfaitement combien toute action, toute pratique, individuelle ou collective, par laquelle la matérialité envahit le quotidien des rapports socio-spatiaux, dépend d'une praxis. C'est-à-dire d'une activité physiologique et psychique, socialement édifiée, tendue vers un résultat, donc vers une incontournable matérialité : éphémère, comme tracée dans le sable, dans le cas simple des parcours journaliers ; carrément solide lorsqu'il s'agit de ces objets du quotidien auxquels nous attachons tant de prix. Marx avait bien identifié, en tant que praxis, cette force qui préside à l'ensemble des pratiques et puise son énergie dans le complexe socio-économique. Bien sûr, il ne s'agit pas de réduire la domination à un conditionnement matériel. Elle dépend aussi, comme on l'a vu, de sphères idéelles, politiques et idéologiques qui, sans échapper à une puissante influence géoéconomique, développent leur propre influence sur les sociétés et leurs espaces.

Balzac évoque aussi (*La Cousine Bette*, 1847), en se référant à la difficile tâche de l'artiste, un sculpteur en l'occurrence (mais il parle aussi de lui-même, en tant qu'écrivain), « *cette insaisissable nature morale qu'il faut transfigurer en la matérialisant* ». C'est là une autre manière de dire que sans le concours de la matérialité (ne serait-ce que celle de l'écriture), les idées, les représentations et les valeurs, la domination en première ligne, éprouveraient bien de la peine à imprégner le monde. La domination, en tant que produit de la praxis, a furieusement besoin, pour entrer de plein pied dans les '*géographies tranquilles du quotidien*' (Di Méo, 1999), d'un '*code de procédure spatiale*' (Lussault, 2009).

Donc, le recours à l'antinomie apparente du matériel et de l'idéal se justifie pleinement dans cette entreprise de décryptage d'une géographie de la domination. Pourtant, il ne faut jamais séparer les deux facettes de cette médiation majeure des rapports socio-spatiaux. Si je m'y suis pourtant parfois résolu, en soulignant toujours la part d'artifice de cette manœuvre, je ne l'ai fait que dans un souci d'explicitation des phénomènes de domination que j'observais. Les forces matérielles seules, même envisagées dans leur variété, de la trace quasi-invisible de certaines limites et frontières géographiques, jusqu'à l'imposante massivité des bâtiments les plus coercitifs, prisons et camps de rétention, n'épuisent pas l'univers de la domination. Toute la symbolique des objets, des dispositifs spatiaux (monuments et édifices), lieux et territoires, réside dans leur indispensable immatérialité, celle qui touche au plus profond l'être humain et participe de sa construction commune et partagée avec les cadres (pourtant) matériels de son existence.

Références bibliographiques

- Althusser L., 1976, *Positions*, Paris, Editions Sociales.
- Arendt H., 1951, 2002, *Les Origines du totalitarisme*, Paris, Gallimard.
- Arendt H., 1990, *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot.
- Barthe-Deloizy F., Bonte M., Fournier Z., Tadié J. (dir.), 2018, « Géographie des fantômes », *Géographie et cultures*, n°106, Paris, L'Harmattan.
- Bourdieu P., 1979, *La Distinction*, Paris, Les Editions de Minuit.
- Bourdieu P., 1980, *Le Sens pratique*, Paris, Les Editions de Minuit.
- Bourdieu P., 1998, *La Domination masculine*, Paris, Le Seuil.
- Bruneau M., 2018, *L'Eurasie*, Paris, CNRS Editions.
- Claval P., 1979, *Espace et Pouvoir*, Paris, PUF.
- Dagognet F., 1989, *Eloge de l'objet*, Paris, Vrin.
- Di Méo G., 1999, « Géographies tranquilles du quotidien », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 43, n°118, p. 75-93.
- Di Méo G., 2016, *Le désarroi identitaire*, Paris, L'Harmattan.
- Foucault M., 1976, *Histoire de la sexualité. 1. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- Frémont A., Chevalier J., Hérin R., Renard J., 1984, *La Géographie sociale*, Paris, Masson.
- Godelier M., 1984, *L'Idéal et le Matériel*, Paris, Fayard.
- Gramsci A., 1978, 1996, *Cahiers de prison*, 5 vol., Paris, Gallimard.
- Gravereau S., Varlet C., 2019, *Sociologie des espaces*, Paris, Armand Colin.
- Gravier J.-F., 1947, 1958, 1972, *Paris et le désert français*, Paris, Flammarion.
- Grousset R., 1946, 1960, *Bilan de l'Histoire*, Paris, Plon.
- Halbwachs M., 1938, *La Morphologie sociale*, Paris, Armand Colin.
- Hall E. T., 1978, *La Dimension cachée*, Paris, Le Seuil.
- Hicks D., Beaudry M. C., 2009, *The Oxford Handbook of Material Culture Studies*, Oxford University Press.
- Lefebvre H., 1974, *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos.
- Lévi-Strauss C., 1962, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Lévi-Strauss C., 1964, 1967, 1968, 1971, *Les Mythologiques*, 4 vol., Paris, Plon.

- Lussault M., 2009, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Grasset.
- Raffestin C., 1980, *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Litec.
- Reynaud A., 1981, *Société, Espace et Justice*, Paris, PUF.
- Sartre J.-P., 1943, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard.
- Sennett R., 2019, *Bâtir et habiter*, Paris, Albin Michel.
- Wirth L., 1928, 2006, *Le Ghetto*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Woodward I., 2007, *Understanding Material Culture*, London, SAGE Publications Ltd.